

de neuvaînes et de quarante-heures, qui travaillent à empêcher l'introduction du luxe et des vaines parures dans les paroisses de nos campagnes. Les parents ont subi les conséquences de cette maxime divine : *Car l'homme ne recueillera que ce qu'il aura semé.* Il ont voulu le luxe et la vanité : ils les ont. Le luxe la vanité, font naître l'orgueil qui mène à la révolte ; et ils ont la révolte dans leurs familles, *afin qu'ils sachent*, dit la Sagesse, *que chacun est tourmenté par la même chose par laquelle il pèche.*

Quel remède apporter à ce désordre ? Le voici, et il n'y en a pas d'autre. Que tous les pères et les mères et tous, ceux qui ont quelque influence sur leurs frères, donnent l'exemple de la plus grande modestie dans leurs vêtements ; qu'ils s'unissent tous pour faire une guerre sans merci aux habitudes de luxe et de vanités introduites dans notre population de la campagne ; qu'ils se lient tous franchement à leurs vénérables curés et à leur saint évêque pour condamner et réprouver cette cause funeste d'orgueil et de révolte ; qu'enfin ils accoutument leurs jeunes enfants et surtout, leurs jeunes filles, à se vêtir avec modestie et simplicité : et si je vis encore cinq ans, je verrai, de mes yeux, nos campagnes revenues dans ses voies catholiques, les parents, respectés et parfaitement obéis par leurs enfants ; une cause toujours efficace pour la ruine temporelle et spirituelle de mes compatriotes, disparue dans la famille et dans la société canadiennes, et mon pays catholique marchant d'un pas assuré, sous la garde de Dieu, vers le but que lui a assigné la Providence, qui *commandera à ses anges de prendre tous ces démons d'orgueil et d'insubordination et de faire ce que fit l'ange Raphaël au démon de la maison de Ruziel, dont il s'empara pour aller le lier dans le désert de la Haute Egypte*, comme nous l'apprend le livre de Tobie.

V. OU EN EST LA VERTU DE L'AUMÔNE DANS CERTAINES LOCALITÉS

Je n'ai que quelques mots à dire sur ce paragraphe, les voici : Souvenez-vous toujours, mes compatriotes, de cette grande maxime, si vous voulez faire des aumônes profitables à vos âmes : *Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite.*

D'après cette règle divine, l'aumône doit être une vertu souverainement désintéressée, timide, modeste et craignant les regards des hommes. Or, je vous dis qu'elle cassera d'être une vertu catholique, si vous en faites un objet de vaine gloire, d'ostentation, ou que vous ne le fassiez qu'à condition qu'on vous donnera un bal, un concert, un pic-nic, ou un divertissement mondain, comme cela s'introduit dans notre société catholique. Ceux qui vous poussent à l'aumône par ces motifs, n'ont point l'esprit catholique, et ils vous mènent à la taxe des pauvres, en ruinant cette vertu dans vos cœurs.

Vous avez le vrai modèle de l'aumône catholique dans la société de saint Vincent de Paul, dans celle de saint Joseph, dans vos Sœurs de charité, dans celle que demande le pauvre à votre demeure et dans les souscriptions, si on en retranchait la vanité de la publication sur les journaux.

Conservez cette manière de faire l'aumône, et Dieu vous bénira.

VI. LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

Si la population de nos campagnes comprend bien ses intérêts religieux, elle doit savoir que, de tous les moyens pour conserver la foi et l'esprit catholique, il n'y en a point de plus efficace que celui de la fréquentation des sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

Nos ancêtres regardaient comme une excommuniée toute personne qui n'avait point fait ses pâques, c'était un jugement catholique.

Aujourd'hui, à peine remarque-t-on ceux qui ne vont pas même aux offices divins, et le nombre en augmente chaque année, dans certains de nos gros villages. Ce sont pour la plupart des jeunes hommes qui portent leur front haut, sans probablement trop savoir pourquoi. On leur a fait croire, je pense, que les pratiques catholiques retrécissaient l'esprit et mettaient le cœur à l'étroit dans la poitrine d'un homme qui se sent appelé à faire de grandes choses pour l'honneur de son pays catholique ! Ce sont proprement des personnages de progrès. Ils viennent résider dans nos campagnes pour faire à nos habitants l'honneur de leur apprendre qu'ils sont de grands fous d'aller se mettre en paix avec Dieu par la confession et d'appuyer la fragilité de leurs cœurs de toute la force d'un Dieu, en le recevant dans la sainte communion.

Il n'y a qu'une seule chose à faire à leur égard, c'est d'en avoir une profonde pitié, car ils ont mal au cœur et à la tête.

Quant à vous, habitants de nos campagnes, ne vous faites pas gloire d'avoir autant d'esprit que ces grands hommes qui vivent au milieu de vous. Vous n'avez pas la tête assez grosse pour loger tout ce bagage d'esprit et vous auriez bientôt contracté leur double maladie, et on ne vous entendrait plus chanter en revenant de vos champs. Votre gloire, à vous, c'est d'être grands par la foi et par les œuvres de la foi qui sanctifieront vos sueurs et vos durs travaux. Peut-être que cette manière d'agir vous attirera quelques regards louches de la part de ces messieurs, mais n'en soyez pas trop chagrins, car ils ont l'habitude de regarder de travers ceux qui ne leur ressemblent point.

VII. DE LA MODESTIE.

J'emprunte à une demoiselle de condition, ce qu'elle a écrit sur la modestie. Ces paroles ne peuvent déplaire aux personnes de son sexe.

« La beauté nous trompe, dit-elle, plus que ceux qui en sont éblouis ; elle nous trouble, elle enivre notre âme, et nous en sommes plus sottement idolâtres que les amants les plus passionnés. Dès que nous ne la soutenons point par le mérite et la vertu, rien ne peut être plus nuisible, ni plus pernicieux. Quel est l'homme d'un esprit réglé, qui prendrait pour son épouse une fille, pour belle qu'elle fut, si sa sagesse et sa modestie ne la lui a fait rechercher ? Tant il est vrai que le monde exige plus de modestie de nous que nous en avons. Cent moyens de plaire, tous plus faux les uns que les autres, que nous recherchons et que nous étudions, et qui nous gâtent, font une partie de nos plus sérieuses occupations.

« Être belle sans le savoir, est un miracle qui me passe ; ne l'être pas, et croire l'être est une erreur des plus communes. Celles qui le sont, pour le paraître davantage, en déplaçant à Dieu cessent de plaire aux hommes ; et celles qui ne le sont pas se rendent ridicules pour y prétendre. Mon Dieu ! qu'un peu de modestie accommoderait tout ! Que ne restons-nous comme nous sommes, sans vouloir tirer toute notre gloire de notre beauté ? Les véritables grâces ne dépendent point de notre toilette, de nos affectations, de nos mignardises, et celles-ci sont bien rarement sans péché.

« Mesdemoiselles, regardons notre corps comme le temple du Saint Esprit ; il l'est en effet : ayons-en du respect, comme d'un membre de Jésus-Christ. Rougissons de toute nudité scandaleuse ; c'est en cette salutaire pudeur que consiste la modestie de nos personnes. N'est-il pas en effet honteux, qu'étaient chrétiennes, nous imitions les mœurs des infidèles ? Dans la religion que nous professons, notre vertu favorite devrait être la pudeur, et nous lui faisons une guerre cruelle.

(A continuer.)

AL. MAILLOUX, Ptre., V. G.